

CENTRE DRAMATIQUE

Compagnie

Théâtre  
**Alibi**

ITINERANT DE CORSE



Leila Anis  
Catherine Graziani  
Karim Hammiche  
Xavier Tavera  
François Bergoin

*Lumière*  
Sylvain Brossard

# LES RÊVES

*d'Ivan VIRIPAEV*

Mise en scène : François Bergoin  
Traduction : Tania Moguilevskaia, Gilles Morel

**Création Française**

[www.theatrealibi.com](http://www.theatrealibi.com)

+33(0)495 390 165 - [compagnie.theatre.alibi@wanadoo.fr](mailto:compagnie.theatre.alibi@wanadoo.fr)



CENTRE DRAMATIQUE

Compagnie

Théâtre  
Alibi

ITINERANT DE CORSE

# LES RÊVES

d'Ivan VIRIPAËV

*Mise en scène : François Bergoin*  
*Traduction : Tania Moguilevskaia et Gilles Morel*

*création en langue française*

**Contact:** Elodie Poignet: +33(0)495 390 165

[compagnie.theatre.alibi@wanadoo.fr](mailto:compagnie.theatre.alibi@wanadoo.fr) // [www.theatrealibi.com](http://www.theatrealibi.com)

*La compagnie Théâtre Alibi est conventionnée par la Collectivité Territoriale de Corse*

**DISTRIBUTION :**

**MISE EN SCÈNE et SCÉNOGRAPHIE :**

François Bergoin

**ACTRICES / ACTEURS :**

Leila Anis  
Catherine Graziani  
Karim Hammiche  
Xavier Tavera  
François Bergoin

**LUMIÈRE :**

Sylvain Brossard

**CHARGÉE DE PRODUCTION :**

Elodie Poignet

Une production de la  
compagnie **THÉÂTRE ALIBI**  
Centre Dramatique Itinérant de Corse  
2 rue Notre Dame de Lourdes  
20200 Bastia

Compagnie conventionnée par  
la Collectivité Territoriale de Corse,  
soutenue par la Ville de Bastia  
et les entreprises insulaires :  
**Corsica Ferries,**  
**Corsefret Transports,**  
**Domaine de Granajolo,**  
**France Bleu – RCFM**

**[www.theatrealibi.com](http://www.theatrealibi.com)**

*Les traductions des pièces d'Ivan Viripaev sont  
éditées par les Solitaires Intempestifs*

*«Les drogues nous ennuient avec leur paradis.  
Qu'elles nous donnent plutôt un peu de savoir.»*  
Henri Michaux

***L'histoire...***

Ils sont cinq, 5 individus coincés entre réel et surréel, délivrant tour à tour leurs rêves, leurs fantasmes, leurs faillites, égrenés en 6 thèmes comme autant de stations d'un chemin de croix très singulier. 6 tableaux hallucinatoires bercés par l'ivresse de la drogue : la Beauté, la Libération, l'Amour, Dieu, le Nirvana et l'Enfer. Ces "héros" sont des toxicomanes. Loin des clichés que l'on associe habituellement aux paradis artificiels, le spectacle explore les chimères, les phobies, les fantômes qui peuplent l'inconscient, et tente de trouver de possibles réponses à l'insondable besoin des êtres à être dépendants.

Ivan Viripaev

## Biographie

« Il aimerait que son théâtre *«couvre toutes les histoires... pour les amener au silence»*.

Ivan Viripaev est né à Irkoutsk en 1974 et a grandi dans un quartier difficile de cette ville de Sibérie orientale.

« *De mes amis d'enfance, plus aucun n'est en vie* », dit-il, évoquant l'un mort du Sida, l'autre d'une overdose d'héroïne. « *Je devenais simplement alcoolique* », lance-t-il avec un humour décapant. Désormais, Ivan Viripaev ne boit pas, ne fume pas, suit un régime végétarien strict : l'auteur dramatique est devenu un ascète et le mot spiritualité est celui qu'il emploie le plus souvent. Après avoir gagné sa vie en faisant des petits boulots, il est arrêté dans le cadre d'une affaire à main armée et condamné à un an de prison avec sursis. (...) Après avoir fait le conservatoire d'Irkoutsk, Viripaev fonde sa propre compagnie en 1998.



En 2000, il présente à Moscou sa première pièce, *Rêves (Sny)*, au premier Festival de théâtre documentaire. (...) En 2001, Viripaev fonde le « *Centre de la pièce nouvelle et sociale, Teatr.doc* », qui créera *Oxygène*, montée en français au Festival Passages à Nancy en 2005 et *Génèse 2* au Festival d'Avignon en 2007, toutes deux mises en scène par Galin Stoev.

Viripaev estime à une quarantaine le nombre de mises en scène de ses pièces présentées à l'étranger mais il a pris conscience qu'en Russie, il avait une autre valeur marchande, au vu de la dextérité avec laquelle les trafiquants moscovites vendaient des billets pour accéder à l'un de ses spectacles...

En Allemagne, Viripaev est considéré à la fois comme un praticien du théâtre qui écrit ses pièces pour les acteurs et sait exactement qu'un texte de théâtre ne commence à vivre que sur scène, et comme un styliste qui compose ses textes comme de la musique.

Dans *Génèse 2*, Viripaev indique que le héros de la pièce est le texte. La langue est à la fois quotidienne et d'une violence vitale, les dialogues tragiques et comiques à la fois. « *Quand j'écris une pièce, je la mets dans un tiroir et je la laisse reposer; je dois la laisser refroidir pour en rayer toute l'émotivité* », confie-t-il.

Sa dernière pièce, *Danse « Delhi »* qui sera lue au Théâtre du Nord dans le cadre de Stations Moscou, puis créée au Théâtre de La Colline, du 4 mai au 1er juin 2011, dans une mise en scène de Galin Stoev, raconte l'histoire de six personnages dans la salle d'attente d'un hôpital... »

*Isabelle Demeyere in Théâtrecontemporain.net*

## Ivan Viripaev et la représentation

Pour lui, le théâtre, s'il a une raison d'exister, doit nous permettre de prendre de la distance pour mieux revenir à nous-mêmes. Entre mélodrame et vaudeville, art et réalité, humour et compassion, Viripaev nous conduit au-delà de tout dualisme. Son théâtre avant tout nous parle de libération.

Viripaev écrit comme on compose une partition musicale, en agencant les fragments du récit - reflets de la société russe, d'une identité éclatée et plus largement du sujet contemporain.

Il questionne en permanence le rapport au public, la nécessité ou non de prendre la parole.

Il interroge notre capacité à se détacher du réel, questionne une société nihiliste, post Dostoïevskienne, qui a adopté comme règle de conduite « *Si Dieu n'existe pas, alors tout est permis* ».

Il mêle différentes temporalités, différentes narrations, différents styles d'écriture, et à travers un propos profondément ancré dans la réalité, et dans la société contemporaine russe, il parvient au mythe, par la toute puissance du verbe. C'est ce qui donne au texte son universalité : un texte absolument russe, mais aussi absolument humain. On pourrait dire à son sujet en inversant l'aphorisme de Deleuze : « *Tout acte de création est un acte de résistance* ».



### **« Inventer une nouvelle écriture »**

Viripaev s'interroge sur ce qu'est une écriture véritablement contemporaine. De son point de vue, cela ne dépend pas du choix d'un thème « lié à l'actualité. Contemporain, cela veut dire un théâtre qui a pu trouver un moyen de communication contemporain. Le sujet importe peu. »

Le sens, il le place ailleurs. Le sous-titre de *Genèse n°2* est « tragédie du sens. » Viripaev avoue rechercher des moyens de réinjecter le tragique dans une pièce contemporaine - le tragique qui n'a plus selon lui, de raison d'être dans le monde d'aujourd'hui, privé de conscience religieuse authentique alors qu'il en a désespérément besoin. « Je suis conscient qu'aujourd'hui on ne peut pas écrire de tragédies comme dans l'Antiquité ou à la Renaissance. (...) L'élément fondateur de la tragédie, c'est la confrontation entre un héros et quelque chose de suprême. Ce conflit existe toujours. » Mais, si aujourd'hui, on ne peut pas faire renaître la tragédie dans sa forme pure, on peut néanmoins, selon Viripaev, « utiliser quelques étincelles de cette énergie archaïque. Je rêve de parvenir à écrire un texte où il n'y aurait qu'énergie pure. Mais cela ne dépend pas uniquement de moi mais également de l'époque et de la manière de percevoir des spectateurs. »

### **Une démarche intellectuelle en perpétuelle évolution**

Ivan Viripaev est constamment en train de réfléchir aux directions que prend son travail, convaincu qu'il élabore une façon nouvelle d'écrire pour le théâtre. Les questions du rythme et de signification propre aux sons des mots le préoccupent de plus en plus : « Dans toutes mes pièces, je travaille très précisément le rythme. Il faut lire mes textes comme de la poésie, toutes les tentatives de les raconter en violant le rythme proposé se sont toujours soldées par un échec. (...) Je me répète à moi-même que je suis en train d'écrire non pas un texte, mais une partition musicale. »

Dans *Genèse N°2*, par exemple, une didascalie précise que le texte est le personnage principal de l'action. Viripaev pense que c'est dans la perception du texte dans sa propre signification autonome, en tant que hiéroglyphe, que réside la piste à explorer : « Je considère que le texte est une chose sacrée, au même titre que le son, la musique, les notes. « Au début était le Verbe. » j'ai envie que le Verbe soit ressuscité et qu'il devienne aussi significatif, fort, sauvage et sacré qu'il doit être. » On peut lire dans un recueil des textes de Viripaev paru à Moscou, il y a deux ans « Viendra le temps où les sujets mourront et où les voix des narrateurs seront inaudibles, alors, seules les lettres conduiront le lecteur. »

La réflexion sur le statut du spectateur prend corps dans son écriture : « Je ne m'occupe pas de la vie sur le plateau, je travaille à créer une perception chez le spectateur. Je fais mon spectacle pour moi et pour quelques connaissances dont j'imagine les réactions. C'est pareil en ce qui concerne l'écriture des textes. Je suis mon propre lecteur. *Oxygène* est écrit et créé pour moi, un gars de vingt-huit ans, installé depuis deux ans à Moscou et que personne ne connaît. J'écris pour cette partie de la jeune génération qui est éduquée mais ne met pas les pieds au théâtre. Pour ceux qui n'aiment pas le théâtre, mais s'intéressent à la musique, au cinéma.

### **De la construction des textes**

Viripaev revendique un art sans sujet central ni progression linéaire, qu'il considère comme des procédés de théâtre commercial : « Le thème a plus d'importance que la fable. La fable est juste un prétexte pour déclencher une réflexion et une émotion réelles. » Il multiplie les effets de montage dans *Oxygène* qu'il numérote en dix compositions, découpe en couplets et refrains. Dans *Genesis 2*, ce sont dix-neuf scènes qui se succèdent, dont le montage est commandé par le caractère hétérogène des fragments.

Dans cette recherche d'une écriture « tragique », Viripaev considère la Bible comme la source par excellence, ainsi que le recours à la problématique du divin : « La Bible donne une base, un moyen de réfléchir sur aujourd'hui, sur la civilisation dans le cadre d'un problème spirituel. Le monde ne dépend pas uniquement des circonstances extérieures mais également des circonstances intérieures. Je crois que le conflit véritable entre l'homme et Dieu ou le destin est impossible aujourd'hui car il n'existe plus de conscience religieuse suffisamment attentive.

Mais si on me demande quel est le principal conflit contemporain, je répondrai : c'est le conflit entre la civilisation et l'éternelle question de la spiritualité. »

### **Mais que veut dire parler de Dieu dans la Russie actuelle ?**

Tous les observateurs soulignent l'omniprésence de la religion dans le pays. Partout, on a rebâti, restauré et remis en service les lieux de culte. Les églises ne désemplissent pas et l'on constate un nombre impressionnant de retours à la foi et de baptêmes - dont ceux de responsables politiques de premier plan et de personnalités très en vue. Les médias, enfin, accordent aux questions religieuses une attention soutenue, tandis que les évêques et les prêtres occupent une place importante dans les débats de société. Viripaev dit à ce sujet : « Je suis athée, je me situe loin de la conception du monde qui suppose l'existence d'un Dieu. Mais je ne nie pas l'existence d'une composante spirituelle de l'Être. Je respecte les sentiments des croyants. Mais malheureusement, dans notre pays, ce sont les droits des non-croyants qui sont mis en péril. Moi, quand je dis Dieu, je suis sincère parce que je sais que ce problème du Dieu existe. Il existe pour tous, croyants ou pas. Y a-t-il quelque chose de plus important que ce problème dans le monde ? En parlant à ma manière de Dieu, je me libère de l'actuelle hypocrisie religieuse. Je trouve qu'on a aujourd'hui tendance en Russie à dire trop facilement « Je suis croyant. » Je pense que de telles choses se gagnent au prix d'efforts soutenus. Sinon cela ne vaut rien. » [...]

### ***Mettre en abîme l'illusion***

Dans la quête d'un texte « pur » qui ne soit pas encombré d'une fable linéaire ni « plombé » par la psychologie, Viripaev met en place toute une série de procédés qui empêchent l'identification du spectateur aux personnages et à l'histoire fictionnelle tout en mettant la fiction en abîme.

Déjà dans Oxygène, il construit un système de trompe-l'oeil. « La pièce est construite sur une succession de tromperies. D'abord le spectateur pense qu'il s'agit de l'histoire d'un gars, Sacha, et d'une fille Sacha, ensuite, que les deux interprètes parlent de la relation amoureuse qui les lie, puis de leurs proches disparus, puis de leurs rapports personnels et seulement à la fin, il découvre qu'il est confronté à un seul et même personnage. Ou bien tout se casse. Ou bien ils sont trois : Lui, Elle et un DJ. Chacun est une incarnation distincte d'une même unité. La Trinité. »

Dans Genèse n°2, on est de nouveau face à des interprètes et non à des personnages. Du moins en ce qui concerne la pièce de Viripaev qui sert de cadre à la pièce d'Antonina Velikanova. Ces personnages-interprètes sont dédoublés, chacun portant deux noms : Dieu, celui d'Arkadii Ilitch ; la Femme de Lot, celui d'Antonina Velikanova. Le prophète Jean porte le même prénom que l'auteur : Ivan (Jean). Les doubles continuent à affluer. La pièce a deux auteurs. Dans la pièce, il y a deux textes qui se complètent, le vieux procédé du théâtre dans le théâtre accomplit bien son rôle consistant à mettre à mal l'illusion théâtrale. De surcroît, les différentes scènes proviennent de sources différentes. L'auteur n'omet pas de souligner entre parenthèses ou dans les notes qui préfacent la pièce : tantôt il s'agit de la Bible ; tantôt de scènes écrites par Velikanova, tantôt, de la correspondance entre les deux auteurs, tantôt des couplets comiques du prophète Jean dont une partie est composée de textes prosaïques de Velikanova « adaptés » par Viripaev « en vue d'une interprétation particulière » et l'autre écrite par Viripaev lui-même. L'intertextualité, c'est-à-dire l'ensemble des allusions à des textes préexistants ou à des motifs culturels, ne s'arrête pas à ces emprunts avérés. En lisant Genèse n°2, on a souvent l'impression d'avoir accès à des strates culturelles de provenances diverses : mythologique, populaire, paysanne, symbolique, merveilleuse, datant des débuts du christianisme ou de la Révolution d'Octobre. Et beaucoup d'autres, que nous n'identifions pas nécessairement mais qui agissent sur nous implicitement et à des degrés divers.

Ivan Viripaev est bien conscient des difficultés que supposent l'accouchement, l'exploration et la mise en jeu de ses propres textes. Il s'étonne lui-même du fait que ses écrits « chaque fois conçus comme une partition de mise en scène, Les Rêves, Oxygène, Genèse n°2, puissent être mis en scène ailleurs et par d'autres. »

Tania Moguilevskaia Sur le travail d'Ivan Viripaev  
programme de Genèse n°2 pour la création au Théâtre de la Place – Liège

« le théâtre m'a sauvé d'une carrière de criminel pour une seule et bonne raison : le banditisme et le théâtre ont deux choses en commun : le romantisme et l'escroquerie. » I. Viripaev

## Notes de mise en scène

*"Toi qui entre ici abandonne toute espérance" Dante. (L'Enfer)*

### **Un aller-retour dans l'antichambre de la mort...**

« J'en ai aimé une mais elle demandait tout le temps des glaces. Elle en a mangé pas loin de deux tonnes de ces glaces. Elle se conduisait comme un enfant, disait qu'elle avait mal aux jambes, que sa salive était marron, en même temps, elle n'arrêtait pas de manger des glaces, d'en manger, d'en manger, d'en manger. Avec elle, je me suis gelé les lèvres, les mains, le nez... En général, ce sont les filles malades qui me plaisent, à condition que la maladie soit moderne, à la page et chaude. Je rêve de me faire contaminer et de me réchauffer parce que l'amour, c'est quand il fait chaud, quand tu dors au chaud. Quand tu dors, c'est l'amour. Seulement en rêve que je me sens chez moi. Les rêves, c'est l'amour et l'amour, c'est les rêves. »

### **Une polyphonie des obsessions...**

Naïf que je suis !

Lors de ma première lecture de ce texte, je n'y ai ressenti que sa poésie.

Sans vraiment remarquer que le propos nous ramenait à la dépendance des drogues dures.

Mais je persiste dans ma naïveté ! Il n'y aura pas de drame apparent sur la scène.

Ni seringue, ni garrot, ni poudre.

Tenter d'être léger, enfantin, aérien sans doute.

Se rapprocher du surréalisme et d'Henri Michaux.

De Janis Joplin, de Kurt Cobain, de Jim Morrison, de Jimi Hendrix, de quelques autres aussi.

Ceux, proches, que nous avons perdus au cours de ces 20 dernières années...

Que l'écho des voix mêlées des acteurs encercle le travail du spectateur !

Des allers-retours chorégraphiés entre euphorie et manque.

Entre humour et solitude glacée.

Des riffs de guitare électrique pour s'acheminer vers la Porte de l'Enfer.

### **Ouvrir toutes les portes**

Convoquer sur le plateau les phénomènes décrits par les psychiatres :

L'abandon de la mère, l'onirisme, l'indécence, le silence.

Ne pas sombrer dans l'horrible. S'aider de la technologie, pour y associer des couleurs tendres et vives, embrasant tout l'espace.

Laisser les acteurs tranquilles. Compter sur leur talent et leur écoute.

Savoir que c'est possible. Savoir attendre et convoquer leur générosité.

Vouloir et faire en sorte que les spectateurs soient « rêve-illés » et pourtant prêts à franchir toutes les portes que nous ouvrirons vers l'inconnu...

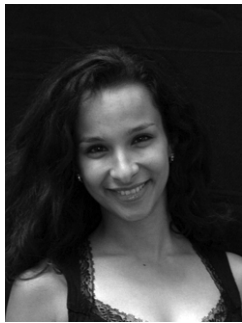
### **Un plateau libre**

Je souhaite garder les contraintes de l'auteur en ce qui concerne la « non-incarnation ».

Pas d'incarnation donc, mais une parole libératrice et musicale, comme un conte, qui nous permet d'aller vers ce que le texte nous cache. Et nous laisse doucement deviner.

Dans un même mouvement de création, nous élaborerons un dialogue complice entre les notes et les sources lumineuses, le jeu et les voix des acteurs, les corps et des images voyageuses, afin de trouver ensemble la/les formes théâtrales qui permettront de donner vie à toutes les ombres et les morts qui s'agitent dans ce texte.

## Les Acteurs



### **LEILA ANIS :**

Formation à Lyon, au théâtre depuis 2002 avec les metteurs en scène B. Thircuir, N. Berthoux, A-P. Paris, C. Vericel, Y. Ghazarian, Y. Guevara, K.H. Lorenzen, S. Parras, M. Benazeraf



### **CATHERINE GRAZIANI :**

Actrice fétiche de la compagnie depuis sa création. Révélée en Avignon en 1990, plébiscitée par le public et la presse pour son interprétation de *CREDO* d'Enzo Cormann.

Formation auprès d'E. Barba, R. Armstrong, Ph. Gaulier, J. Nadj, D. Larrieu, J. Gaudin, D.Boivin, C.Créange,...



### **KARIM HAMMICHE :**

1996-1999 : Formation avec la compagnie du Hasard (Blois) et le CDR de Tours. Depuis 1996, au théâtre avec les metteurs en scène : N. Peskine, J. M. C. Lopez, C. Thiou, E. Ray, M. Pages... et régulièrement avec la compagnie Théâtre Alibi depuis 1997.

A la télévision pour une série Canal + *Le Bureau* avec François Berléand; au cinéma dans *Entre Adultes* de Stéphane Brizé.



### **XAVIER TAVERA :**

1989-1994 : Formation auprès de C. Abecassis, L. Ronconi, Y. Kokkos, P. Stein, N. Dufour, D.G. Gabily.

Depuis 1990 au théâtre avec C. Crozet, N. Dufour, C. Régy, D-G. Gabily (*Avignon - In*), N. Klotz, J. Carrol, J-F. Sivadier, M. Herbstmeyer, T. Reynaud ... depuis 2001 avec H. Colas (*Purifiés - S. Kane, Hamlet - Shakespeare / Avignon -In, Le Livre d'Or de Jan - H. Colas / Avignon - In*)



### **FRANÇOIS BERGOIN :**

Acteur et metteur en scène de la compagnie depuis sa création.

Formation auprès de René Simon, J.Savary, E.Barba, R. Penciulescu, B.Lewis (Actor's studio),...



## Extraits

*L'action se déroule chez vous.*

*Une pièce. FR entre et dessine avec une craie une porte sur le mur. Une pièce noire où sur le mur est dessinée une porte à la craie blanche.*

### I - LA BEAUTE

FR. - Des rêves. Dans ces rêves il y avait des gens, une porte. Une porte. Ils essayaient d'ouvrir une porte, quelle porte, peu importe. Les gens parlaient, parlaient de choses variées, vraiment très variées. Par exemple ils disaient que la souris était sortie du bocal, que les enfants avaient le nez ridé. Je ne pouvais rien comprendre, rien... Je me souviens bien, dans le premier rêve, ils parlaient de la beauté. La beauté.

FS. - La beauté, c'est un grand ventre. La beauté, c'est un poisson, c'est une chouette. La beauté est énorme comme un melon, même plus grosse, comme un champ, même plus grosse qu'un champ, comme un éléphant. La beauté, c'est un ballon ou un chien ou de l'argent. Un jour, la beauté m'est apparue comme une lune Elle tourne, tourne et tombe à l'eau. La beauté, c'est le reflet de la lune dans l'eau. Tu rentres dans l'eau, c'est comme si tu rentrais dans la lune. La beauté a des yeux et un nez comme un petit garçon. Elle a des mains, elle peut t'aimer. Si tu te baignes dans la lune, alors tu te baignes aussi dans la beauté. Je me suis tricoté un pull-over en argent parce que c'est très beau. Très très beau. La beauté, c'est et la lune et la roue, un chien d'argent et un ventre d'argent. Ma copine a un très beau ventre, seulement il est rouge avec des poissons orange. De toute façon, c'est ça la beauté, un ventre pareil ne peut pas être laid. Sans beauté, qu'est-ce que tu veux faire.

FE. - J'ai un petit garçon dans le ventre. La beauté... faite de telle sorte qu'elle est invisible. La beauté se cache dans les poches, dans les ventres, sous les chemises, dans les sacs. La beauté n'a pas de domicile fixe et elle connaît l'ennui, elle s'ennuie. (Pause.) Je me demande si le petit garçon m'entend ou pas. Et si ce n'était pas du tout un garçon ? C'est peut-être un poisson, ou une méduse, ou une souris ? J'ai peur des souris, si c'est une souris je la jetterai sans hésiter.

GG. - ...

FR, *lui souffle*. - Les enfants.

GG. - A mon avis, il n'y pas les enfants seulement qui sont beaux, je pourrais tuer un enfant. Les enfants sont idiots, ils mordent, je pourrais leur éclater la cervelle contre le bitume. Les adultes me plaisent, mais pas les vieux. Les vieux et les enfants ont le nez ridé. Mon nez, c'est la beauté mais les enfants, c'est de la merde. Il vaut mieux avoir un nez qu'un enfant. Exemple si un enfant proutte, il y a que les vieux qui se réjouissent et si un vieux pète, ça ne fera rire que les enfants. La beauté, c'est quand ni les uns ni les autres ne sont dans le coin. La beauté, c'est quand il fait calme et doux. Et de toute façon, la beauté n'existe pas parce qu'il y a des enfants et le froid tout autour. Voilà, c'est comme ça.

GB. - Tous les animaux sont beaux et les souris, aussi. Je n'ai pas peur des souris, j'aime beaucoup les souris. J'ai eu pendant six mois sur ma fenêtre un bocal de cinq litres et une souris vivait dedans. Après elle a sauté par-dessus. Elle n'avait rien de spécial, elle n'était ni blanche, ni rat, rien qu'une vulgaire souris grise. Il y en a qui trouvent que les souris sont des monstres, je m'en fiche, moi, je trouve que les souris, c'est la beauté.

## II - LA LIBERATION

FR. - Le rêve suivant... Le rêve suivant... Ils parlaient, parlaient de libération, oui, de libération... La libération.

FS. - Mais... Il faut savoir se libérer sans effort de tout ce qui te plaît. Si les ventres, les chiens, les poissons te plaisent, alors cesse de les aimer. Chasse-les de ta tête. N'aime aucun d'eux.

GG. - Aïe, putain !

FS. - Autrefois la lune était beauté, mais à présent qu'elle soit musique ou scie, ou marteau ! J'ai mal au coeur. Ma salive est marron. Mais si, vous, vous mangez du chocolat, est-ce que votre salive sera marron ? Et si vous n'en mangez pas ? Alors elle ne sera pas marron, mais la mienne, oui. (Elle crache dans sa paume.) Voilà, c'est marron. Mon amie avait un ventre énorme, elle était enceinte mais pas d'un enfant, d'autre chose. Et alors, nous lui avons sauté un peu sur le ventre et il en est sorti une espèce de mucosité. Il faut savoir se libérer de la beauté aussi.

GG. - Si un serpent venimeux, une vipère ou un cobra surgit chez vous dans un bocal, vous n'allez pas vous amuser à y plonger la main, vous ne la plongerez pas parce qu'il vous mordrait et fini, vous êtes mort. Pareil avec votre mère, à votre mère, vous n'allez pas tout raconter, de toute façon, elle est pas prête de vous comprendre, elle va vous mordre et, fini. Il vaut mieux conserver sa mère dans un bocal et la nourrir à travers le couvercle. Alors elle ne pourra pas se libérer et vous serez libre. Vous serez libre. Vous serez libre.

GB. - Tenez, des pêcheurs pêchent un poisson, le tuent et après ils le mangent. Tuer un homme, ils pensent que c'est un crime mais passer un poisson à la poêle, c'est un exploit. Pourtant, le poisson, il peut pas s'en sortir, trop faible en face des pêcheurs. Une fois j'ai fait un rêve : une énorme baleine avec des moustaches et de la barbe. Assis sur son dos, il y avait un pêcheur, la baleine me regarde à travers ses larmes et dit : « Tue le pêcheur, tue le pêcheur ! ». J'ai pris une chaise et l'ai jetée pile sur la tête du pêcheur. Seulement, je ne sais pas si je l'ai eu parce que je me suis réveillé. Je ne mange ni poisson ni viande, je me suis libéré de cela.

FE. - J'avais mal au ventre, il grossissait tous les mois, comme celui d'une femme enceinte. Je suis allée voir un médecin. Il a dit qu'un garçon y habitait. Mais en fait, pendant que je dormais avec la bouche ouverte, des souris se sont faufilees à l'intérieur et elles ont fait des petits. J'ai eu beaucoup de peine à m'en libérer.

### III - L'AMOUR

FR. - Troisième rêve, l'amour.

FS. - J'ai vu une fiancée avec une traîne gigantesque. La traîne mesurait dix mètres. Des enfants la portaient : trois petits garçons et deux petites filles. Les filles avaient les genoux tout souillés d'argile et le visage des garçons était tout couvert d'éraflures et de bleus.

GB. - Moi, je n'aime pas l'amour.

FS. - Le fiancé portait des chaussures pointues, à ses côtés marchait l'amant de la fiancée avec un chapeau noir et des moustaches noires.

GB. - Moi, je n'aime pas l'amour.

FS. - L'amour, c'est quand tu aimes un premier, un second, un troisième et que tu ne peux plus t'arrêter. Tu aimes, tu aimes, tu aimes. Si une femme aime une femme, est-ce que ce n'est pas de l'amour, et si un homme aime un homme ? L'amour rend tout pareil. Si je n'étais pas malade, moi aussi j'aimerais. Mais j'ai mal aux jambes, je ne peux pas aller courir après quelqu'un à aimer. Je connais tout de l'amour, seulement j'ai mal au coeur. Quand je n'aurai plus mal au coeur, je me trouverai un amant.

FE. - Je ne peux pas parler, j'ai peur d'ouvrir la bouche. Tellement d'oiseaux volent tout autour, et si l'un d'eux entrait dans ma bouche. Il ne manquerait plus que des oiseaux nichent dans mon ventre. L'amour, c'est mon ventre, tout le monde l'aime et essaie de s'y faufiler.

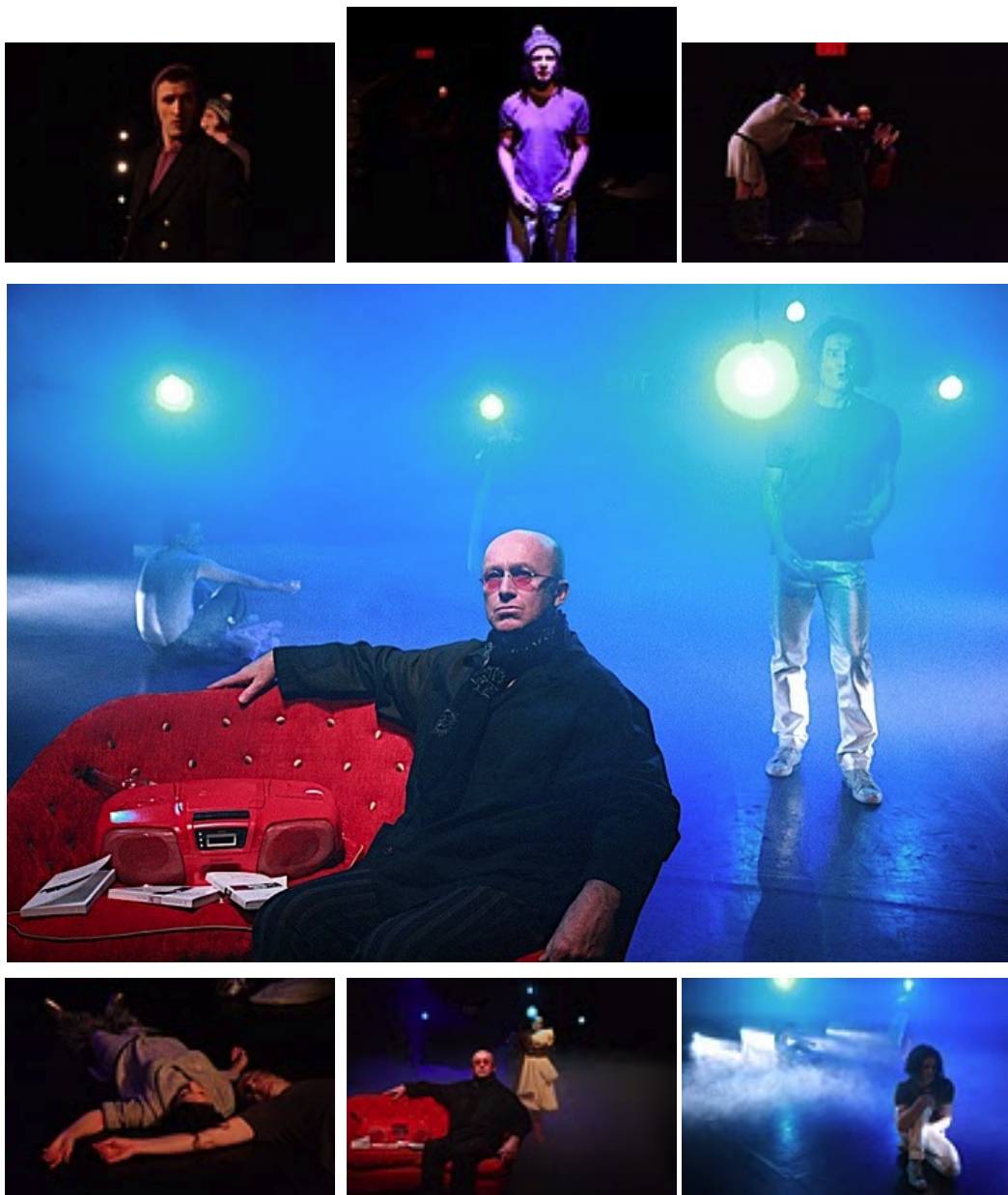
...

GB. - Moi, je n'aime pas l'amour. J'avais un chien et mon copain aussi avait un chien et tous les ans, ils nous faisaient des petits. Mais ces deux chiens ne s'aimaient pas, juste ils s'entendaient bien. Est-ce que cela ne suffit pas ?

Parce que moi, j'en ai mis une enceinte. J'arrive six mois plus tard, je demande où est l'enfant et elle dit qu'il n'y a pas d'enfant et qu'on n'en a pas vu la couleur, qu'à la place de l'enfant, il y a des oiseaux qui ont niché. Je me demande bien comment j'ai pu y laisser entrer des oiseaux. Bon alors, où est-ce qu'ils sont, ces oiseaux, je dis. Et elle dit qu'elle les a laissés partir. Voilà pourquoi je n'aime pas l'amour. J'aime faire la cuisine. Il y a un plat géorgien qui s'appelle « lobio ». Tu fais dorer de l'oignon. Ensuite tu verses les haricots que tu as laissés tremper auparavant et tu cuis le tout environ quinze minutes dans l'huile et l'eau, tu rajoutes des noix râpées et pour finir du citron. Comme quoi, il y a amour et amour.

# LES RÊVES

— d'Ivan VIRIPAËV



Une production de la Compagnie THÉÂTRE ALIBI.  
Centre Dramatique Itinérant de Corse

[www.theatrealibi.com](http://www.theatrealibi.com)

Photos© Christiane Robin  
création 2011





## **A Bastia, nous en rêvions. Ils l'ont fait !**

Qu'avons-nous à faire pour résister et créer? Il faut traverser. Franchir quelques limites. Cap Corse, vers Bastia, au Théâtre Alibi, site européen de création. On y "fabrique" du théâtre. Ce soir, je m'y alimente, pour la chercher. Pour supporter. Et m'emporter. Le lieu a gardé l'esprit du chapiteau ambulante, pensé pour déambuler et nous donner cette dose sans laquelle, nous serions des barbares prêts à mater la révolution tunisienne.

Il marche dans le noir. On serait tenté de le suivre des yeux. Seulement trente secondes: c'est juste le temps qu'il nous faut pour passer de la lumière du jour au noir de l'incertitude et entrer dans "les rêves" d'Ivan Viripaev, mise en scène par François Bergoin. Celui-ci apparaît au fond du plateau, assis sur un canapé rouge. Il est seul, juste accompagné de quelques livres et d'un poste à musique d'où l'on entend un rock sensible et envoûtant (Janis Joplin, Kurt Cobain, Jim Morrison, Jimi Hendrix). Quelques secondes et nous avons déjà "pris" la porte, symbolisée par l'enseigne EXIT. Tout un programme. Il est l'acteur-metteur en scène de ce groupe de quatre artistes, incarnant chacun un toxicomane. Il les guide en tirant une à une des balles traçantes à blanc pour jalonner notre parcours de spectateur éberlué par cette rêverie hallucinogène.

Six tableaux, tels des coups de semonce pour éveiller nos sens et accueillir cette poésie envoûtante et si charnelle: la Beauté, la Libération, l'Amour, Dieu, le Nirvana et l'Enfer. N'est-ce pas finalement les étapes du chemin du spectateur de théâtre? François Bergoin s'appuie probablement sur cette hypothèse: il nous fait confiance pour entrer dans la poésie "irrationnelle" de Viripaev. Il est inutile de gueuler pour se faire entendre; point de vidéo pour nous distraire.

Ici, il y a seulement eux et nous. Nous ne savons rien de leur condition sociale (François Bergoin nous épargne les clichés autour de la toxicomanie) mais la mise en scène nous tend un lien fraternel.

Magnifique Leila Anis: elle pourrait être notre petite sœur, égarée dans sa grossesse, dont elle serait le (de) nouveau-né. Épatante Catherine Graziani, en sœur aînée combattante et impuissante à la recherche d'une mère perdue. Troublant Karim Hammiche dont les mots du poète bégayent contre le mur où il fut probablement abandonné. Charismatique Xavier Tavera en enfant résiliant. Épris de liberté sous l'emprise de leur toxicomanie, nous perdons connaissance grâce au travail remarquable de l'espace scénique: les projecteurs latéraux sculptent les silhouettes et invitent les fantômes. Le rêve de l'un traverse le corps des autres jusqu'à créer l'harmonie au cœur du chaos. La poétique des corps finit par chorégraphier leur descente aux enfers.

Leurs habits de poils et de lumière nous accueillent à nous y fourrer...et nous voilà ainsi à l'abri. Notre désir de théâtre se fond dans leur dose: cette mise en abyme provoque un silence quasi religieux dans la salle tandis qu'un magnifique chant russe nous guide vers l'enfer, vers l'apothéose.

Prises dans la brume, des volutes de fumée font disparaître la porte de sortie. Ils se volatilisent, car leur enfer n'est pas le nôtre. La musique de Rachmaninov nous sort peu à peu de l'abyme. Ce n'était qu'un rêve...Ce théâtre-là est une porte, mais surtout un pont pour traverser la poésie de Viripaev. Jusqu'à provoquer le désir d'y revenir. Pour goûter encore à ce voyage au bout de la nuit.

*Pascal Bély- [www.festivalier.net](http://www.festivalier.net)*

jeudi 14 juillet 2011

## Les Rêves

Une autre interprétation réussie des textes d'Ivan Viripaev que nous propose le metteur en scène François Bergoin. L'écrivain sibérien semble être à l'honneur cette année, après Danse Delhi, mise en scène par Galin Stoev au Théâtre de La Colline, à Paris. C'est bien mérité. Ses textes sont d'une force saisissante et renversante.

Le spectacle gravite autour de thèmes fondamentaux comme la Beauté, la Libération, l'Amour, Dieu, le Nirvana et L'Enfer, au derrière de cinq personnages qui nous en livrent chacun une expérience intime. Si complexes soient-ils, ces thèmes sont abordés ici sans lourdeur, par fragment, par jet. Le jeu des acteurs est fort bien mené et le choix d'éviter toute "incarnation" reste très judicieux, surtout dans cet univers surréaliste vide, dans cet espace de liberté totale. Nos personnages y sont des voix qui font jaillir la grande musicalité du texte. Entre poésie et obsessions, Les rêves, questionnant la prise de parole, nous plonge dans les abîmes de la pensée.

**Jusqu'au 28 juillet (relâche le 18) à 12 h 30 à La Manufacture, 2 rue des Écoles. Réservations 04 90 85 12 71. Tarifs : 17 euros (plein tarif) ; 12 euros (carte Off)**

**Camille Briffa**



## ***LES RÊVES, la Manufacture, à 12h30***

par Philippe Venturino · dimanche 24 juillet 2011

**"LES RÊVES"**, d'Ivan VIRIPAËV, par le Théâtre Alibi, à *la Manufacture*, à 12h30

Courrez-y ! le festival s'achève bientôt, alors si vous n'avez pas encore vu cet excellent spectacle, dépêchez-vous !

François Bergoin met so(m)bremment en scène le texte à la fois onirique et poétique, mais aussi profond, violent et dérangeant de l'auteur Russe, admirablement traduit par Tania Moguilveskala et Gilles Morel. Le texte français présente une qualité d'écriture saisissante.

Le rêve, qu'est-ce que c'est ? Ceux sont des mots, surtout : la beauté, la libération, l'amour, dieu, le nirvana, l'enfer... une progression spirituelle et essentielle.

Les acteurs portent le texte avec tout leur être, leurs voix ne sont que le prolongement de leurs corps. Ces corps qui souffrent, ces corps qui exultent, ces corps qui jouissent, qui dansent et qui meurent.

Le rêveur ( ou bien est-ce Dieu ? ), symbolise par sa présence une sorte de regard supérieur : dieu ? morale ? société ? mère ? En fait celui qui ramène inexorablement à une réalité qu'on veut fuir, car en réalité, c'est de cela que ça parle : de la fuite, du voyage, du refuge dans des paradis artificiels... De la recherche de la spiritualité par le raccourci de la drogue. Les rêveurs ne trouveront le repos qu'avec le réveil !

La création lumière est à la hauteur du spectacle : subtile et intense, elle nous emporte dans le rêve autant que les mots.

« En enfer, il n'y a pas de rêves »

À la fin du XIXe siècle le jeune Sigmund Freud commence à envisager que l'être humain puisse être habité par des pensées inconscientes qui peuvent entraver sa vie amoureuse, l'empêcher de réaliser ce à quoi il tient, et le rendre malade. Freud va alors chercher comment atteindre cette Autre scène où se tiennent des paroles parfois insensées, souvent tyranniques, mais à l'insu du sujet. Et c'est là qu'il constate que l'« interprétation des rêves est la voie royale ». Que les rêves soient interprétables n'est pas nouveau. Depuis toujours les hommes ont donné un sens aux rêves. Mais ce que Freud va démontrer c'est que le rêve non seulement a un sens, mais qu'il est en lui-même un mode de satisfaction grâce au chiffrage de motions pulsionnelles inconscientes.

En termes lacaniens, on dira que le rêve, mais aussi la parole et le délire, sont les appareils d'une jouissance propre à l'être parlant.

C'est en cela que la pièce d'Ivan Viripaev *Les rêves* résonne à nos oreilles. La mise en scène proposée par François Bergoin n'y est sans doute pas pour rien tant il a su faire ressortir l'étrange adéquation entre la scène freudienne et celle d'Ivan Viripaev. L'espace scénique original qu'il a confectionné gardera jusqu'à la fin son mystère, soutenu par un fond musical entêtant puisé dans la déferlante *sex drug and rock and roll* de la fin du XXe siècle. Les rêveurs, tels ces marcheurs immobiles de Giacometti, dérisoires et désespérés, semblent rivés à des rails qui ne mènent nulle part, et leurs propos étranges soulignent à quel point ils sont affectés par la perte du sens de la vie. La dimension onirique de la pièce est encore rehaussée par un jeu de lumières qui disperse une myriade de petites loupottes, qui, tels des feux follets, nous ramène du côté des *Âmes mortes*, peut être un clin d'œil à cet autre écrivain russe du XIXe siècle qu'était Gogol. Ici les acteurs du théâtre Alibi ont su laisser de côté leur « incarnation », tous leurs beaux atours, pour, d'un rien, porter un texte difficile et parfois inquiétant, un texte où le sens semble s'égarer, ou se laisser dérouter par le jeu incessant des glissements de sens. Malgré cela, leurs rêves, leurs fantasmes, leurs faillites sonnent vrai, au point que ça en est éprouvant...

Au sortir de la pièce, on réalise qu'on est réellement en face d'une œuvre d'une « inquiétante étrangeté » selon l'expression freudienne.

Mais sommes-nous pour autant dans la version freudienne du rêve ?

« Ils sont cinq, nous dit le texte introductif, 5 individus coincés entre réel et surréel, délivrant tour à tour leurs rêves, leurs fantasmes, leurs faillites, égrenés en 6 thèmes comme autant de stations d'un chemin de croix très singulier ; 6 tableaux hallucinants bercés par l'ivresse de la drogue : la Beauté, la Libération, l'Amour, Dieu, le Nirvana et l'Enfer. »

Le premier tableau parle de la beauté, mais d'une façon décousue, « variée ». On pourrait croire un instant qu'on a affaire à un inventaire à la Prévert, mais quelque chose d'énigmatique nous en retient ; ça ne colle pas, on ne sait pas encore pourquoi, mais la dimension scénographique s'impose, ce texte a d'abord été écrit pour être lu debout, sur une scène, dans le vide. Un mot retient notre attention, tel le furet, il semble passer de l'un à l'autre, c'est le mot *ventre*, « La beauté c'est un grand ventre » dit la première, et chacun parlera de ce qu'il peut bien y avoir dans un ventre, pourquoi pas une souris... Freud, lui, parle de l'ombilic du rêve comme du point le plus archaïque, en prise sur le réel.

Le second tableau parle de la libération, mais là encore, on reste étonné devant l'inventaire de ce dont ils veulent se libérer : « Mais... Il faut savoir se libérer sans effort de tout ce qui te plaît. ». De tout ce qui me plaît ! Vraiment ? Mais au fond, que veulent-ils ? Sans doute témoigner ! Témoigner qu'eux sont déjà passés de l'autre côté, du côté de l'envers du monde. Et qu'il y a un prix à payer pour atteindre à cet au-delà, « Il faut savoir se libérer de la beauté du monde ». Jacques Lacan nous a appris que la beauté est la dernière défense, le dernier rempart, devant le réel ; et le réel lacanien ce n'est pas le monde de la réalité, non le réel de Lacan, c'est bien plutôt l'envers du monde, c'est l'im-monde.

C'est de ce côté que se tiennent les rêves de Viripaev, du côté de ce réel, immonde et impossible à supporter... Le ventre occupé par des souris, la « salive marron », couleur d'héroïne, témoignent de cet univers privé, semble-t-il, du sens de la vie.

Troisième tableau, l'amour, où l'on croit un instant que ça va marcher. La fiancée a une traîne gigantesque, elle a mari et amant, et l'on nous dit que l'amour c'est « quand tu ne peux plus t'arrêter », que « L'amour, c'est mon ventre, tout le monde l'aime et essaie de s'y faufiler. » Mais ça ne dure pas, et GG nous amène une version im-monde du rapport sexuel, celle de la jouissance qu'il ne faudrait pas : « En général, ce sont les filles malades qui me plaisent, à condition que la maladie soit moderne, à la page et chaude ». Difficile de ne pas y voir une version ironique des noces de la libido et de la pulsion de mort.

Quatrième tableau, Dieu, et là c'est clair, là où Dieu est appelé c'est le logos qui répond. Les pouvoirs de la parole qui se tiennent au cœur-même de la parole sans qu'on sache précisément où,



libèrent les rêveurs de leur rail et les laissent venir adresser un conte au public. C'est un moment où la pièce prend de la chaleur, où le froid du réel recule, sans doute parce que chacun est en quelque sorte touché par les vertus de la parole.

Cinquième tableau, Le nirvana, soit « quand la chaleur s'installe après le froid », « quand tu n'entends rien », quand le vin se transforme en sang du christ, quand le temps s'arrête. Mais pour ces cinq là, c'est un sale moment, car ils ne peuvent plus faire autrement que de se contaminer, et de mourir. La contamination est encore un des noms de cet im-monde. Ici Viripaev confirme ce que Freud avait avancé, à savoir que le nirvana, l'hédonisme, c'est bien mais c'est quand même branché sur la pulsion de mort...

Sixième tableau, l'enfer, ici les quelques identifications qui tenaient encore cèdent ! Les sujets sont confrontés à leur propre altérité, « en fait lui c'est toi », la peur est à son comble, mais est-ce encore de la peur ou n'est-ce pas déjà de l'effroi ?, les sujets sont morcelés, mais conscients ; ils ont la certitude que dorénavant, leur corps leur fera mal, éternellement mal...

C'est ici que FR, - FR c'est le DRO, le directeur des relations oniriques, c'est lui qui vous dit ce qui va se passer, mais bon... -, c'est ici que FR révèle son secret : « Les vraies portes sont partout, c'est seulement en enfer qu'il n'y en a pas. Savez pourquoi ? Parce qu'en enfer, il n'y a pas de rêves ».

Rideau.

C'est peut être par là, avec cette dernière phrase, qu'il faut re-lire ou re-tourner voir cette pièce, à partir de cette morale ironique énoncée par un FR, maintenant tout seul : « en enfer, il n'y a pas de rêve ».

Car le rêve, c'est ce qui protège le sommeil, et si vous ne rêvez pas, c'en est fait de vous. Le rêve protège le sommeil en parlant de désir, de sexe, et de mort ; il ouvre un chemin au désir refoulé en le maquillant, et cela par la seule grâce de la métaphore et de la métonymie qui lui donnent les moyens d'être un théâtre à lui tout seul. Le rêve parle de ce qui pourrait enfin nous arriver, le rapport sexuel, mais qui toujours se dérobe. C'est la thèse de Jacques Lacan : des relations sexuelles, il y a, du rapport sexuel, il n'y a pas. Alors le rêve supplée à ce défaut qui hante l'être parlant, et le pousse à rêver d'un « nouvel amour » ; confère Rimbaud.

Est-ce que c'est bien de ce rêve-là qu'il s'agit dans la pièce d'Ivan Viripaev ? Oui et non. Car *Les rêves* de Viripaev mettent surtout en scène des ressentis corporels énigmatiques, des désirs ambigus, parfois immondes, et des points de rupture qui sont d'un autre tonneau que ceux provoqués par le simple refoulement. Il a quelque chose que la mise en scène et le jeu des acteurs rendent très bien, et avec talent, c'est l'impénétrabilité des rêveurs : ils parlent, ils nous parlent, mais au fond d'eux-mêmes ils restent entourés d'un mur d'impénétrabilité. Nous, nous sommes du côté de la réalité, eux ils sont du côté du réel, du réel lacanien. Sans doute parce que chez eux la signification idéale et symbolique de l'amour est abolie, et que les signifiants qu'ils utilisent sont vidés de leurs significations communes.

Restons tout de même prudent, car nous n'avons pas à psychanalyser une œuvre ; Jacques Lacan rappelait que « l'artiste toujours précède le psychanalyste, et qu'il n'a donc pas à faire le psychologue là où l'artiste lui fraie la voie. »

En quoi l'artiste nous fraie-t-il ici la voie ? Sinon en témoignant comment il est parvenu avec les mots, à prendre de la distance et à se libérer de la Chose qui le tyrannisait. « Son théâtre avant tout nous parle de libération » est-il écrit sur la plaquette de présentation. Et bien gageons que ce dont il a eu à se libérer c'est de ce trop de réel qui tue le sentiment de la vie, manifesté par ses personnages. Pour Viripaev, l'ombilic du rêve c'est ce trop de réel qui les contaminait, lui et les siens, et qui, *in fine*, tue le rêve, « De mes amis d'enfance, plus aucun n'est en vie » dit-il en évoquant l'un mort du Sida, l'autre d'une overdose d'héroïne.

Viripaev témoigne qu'à notre époque, l'enfer ce n'est plus les autres, non, l'enfer aujourd'hui c'est la contamination par le réel du sida, par le réel de l'héroïne et par le sentiment psychotique de la vie...

S'agirait-il alors d'un théâtre sans espoir ? Pas si sûr, car ce que je retiens c'est que ce sont justement les pouvoirs de la langue qui lui permettent de se tenir à distance de cette « salive marron », l'héroïne. Maintenant, c'est lui qui en joue, qui joue de la puissance du mot pour contrer la tyrannie de la Chose, et par là il en fait une œuvre théâtrale.

Alors laissons le rideau ouvert, et suivons encore le théâtre Alibi.